

Echos d'un festival

BERLINALE
2012

9 au 19 février 2012

Paolo et Vittorio Taviani
durant le tournage de *Cesare
deve morire*, Ours d'Or 2012

Table des matières :

Page 2

L'Enfant d'En Haut (Sister)

Page 3

*Extremely loud and incre-
dibly close*
À moi seule

Page 4

Rebelle

Page 5

Captive

Page 6

Csak a szél (Just the Wind)
*Kebun binatang (Postcards
from the Zoo)*

Page 7

*An Kongelig Affaere (A
Royal Affair)*
Les Adieux à la Reine

Page 8

*Bai lu yuan (White Deer
Plain)*

Page 9

Bel Ami
Mai-Wei (My Way)

Résumé

Plus de 400 films, une quinzaine de sections différentes, une compétition internationale de près de 20 titres (adresse du site de la Berlinale à la fin) : on est déjà heureux d'avoir vu, disons, 9% des films. Une fois encore, on s'est limités aux longs métrages, toutes sections confondues, compétition internationale d'abord. Et comme on prospecte pour le jeune public, on ne vous parlera que des films susceptibles de les intéresser, et d'ouvrir leurs horizons.

Un essai très alambiqué de classement sous un dénominateur commun donne ce qui suit (titre international entre parenthèses):

A. Enfances volées*L'Enfant d'en haut (Sister)*
*Extremely loud and incredibly
close**À moi seule**Rebelle**Captive**Csak a szél (Just the Wind)*
*Kebun binatang (Postcards
from the Zoo)*B. Films en costume*An Kongelig Affaere (A Royal
Affair)**Les Adieux à la Reine**Bai lu yuan (White Deer Plain)*
*Bel Ami*C. Ravages de la guerre
*Mai-Wei (My Way)**Shadow Dancer**In the Land of Blood and Ho-
ney**Jayne Mansfield's Car**Jin líng shí san chái (The Flo-
wers of War)**La Mer à l'Aube (Calm at Sea)*
*Iron Sky*D. Thrillers inc.*Don 2 - The Chase continues**Haywire**Gnade (Mercy)**I, Anna**Dictado*E. Anomie*Barbara**Schastye Moe (My Joy)*F. Art libérateur*Cesare deve morire*

Voilà les titres sur lesquels on aimerait attirer votre attention. Certains sont déjà achetés pour la Suisse,. Pour les autres, essayez votre DVDthèque favorite, au cas où les impressions ci-après titilleraient votre curiosité.

Table des matières (suite) :

Page 10

Shadow Dancer
In the Land of Blood and Honey

Page 11 :

Jayne Mansfield's Car

Page 12

Jin líng shí san chai (The Flowers of War)
La Mer à l'Aube

Page 13

Iron Sky

Page 14

Don 2 - The Chase continues
Haywire

Page 15

Gnade (Mercy)
I, Anna

Page 16

Dictado
Barbara

Page 17

Schastye Moe (My Joy)

Page 18

Cesare deve morire

Page 19

Pour en savoir plus
Bibliographie



Léa Seydoux, Ursula Meier, Kacey Mottet Klein, l'équipe de "L'Enfant d'en haut"

Commentaires

A. Enfances volées

1. L'ENFANT D'EN HAUT

CH 2011, d'Ursula Meier, avec Léa Seydoux, Kacey Mottet Klein, Jean-François Stévenin, Gillian Anderson, 97', (Distribué en Suisse par Film-Coopi), **Mention spéciale**

Simon, 12 ans, vit avec sa soeur Louise dans une plaine industrielle, au pied de montagnes au haut desquelles se nichent des stations de ski très luxueuses. Louise ne garde pas souvent un travail, elle est paresseuse et infantile. Simon est le pourvoyeur, une sorte de chef de famille, c'est lui qui apporte argent et nourriture, s'occupe du ménage, de la lessive, paie les factures. L'hiver venu, il emprunte la télécabine, muni d'un abonnement dûment acheté, pour aller en station dévaliser les vestiaires. Il vole sur commande, et revend son butin (casques, skis, anoraks, lunettes, gants, etc.) à très bas prix à des enfants. Simon vole aussi de la nourriture, pour sa soeur et lui. Louise profite sans sourciller du trafic de son frère. Lorsque Simon s'associe à un cuisinier saisonnier de la station, son commerce prend une ampleur qui peu à peu le dépasse. Mais Louise lui coûte de plus en plus, elle n'a pas de travail, elle a besoin d'argent, elle se fait même payer pour rester un peu avec lui. Souvent, elle part pour plusieurs jours, sans rien dire. Les hommes défilent dans sa vie. Simon, sur la montagne, s'est inventé une autre personnalité : il prétend être fils de riches touristes qui logent dans un autre hôtel. Lui, issu des intrus, de la classe pauvre, il peut donner en haut libre cours à son imaginaire. Il courtise pratiquement une touriste anglaise, jouée par Gillian Anderson, et la prend sous sa protection avec ses deux enfants. C'est dire combien il est fourvoyé sur son identité. Lorsque la saison de ski prend fin, Simon se retrouve seul,

dans la station désertée. Un rêve prend fin. Il hésite à redescendre, vers la grisaille et la solitude d'en bas : Louise n'est peut-être pas revenue. "La topologie du film, c'est déjà du cinéma, explique le scénariste Antoine Jaccoud. Il y a la Suisse du bas, la plaine, et la Suisse du haut, la station, avec la benne pour lien. Le bas est en friche, le haut est balisé." À Berlin, Ursula Meier et Antoine Jaccoud ont insisté sur la géométrie de leur dernier film, verticale, en contraste avec celle de **Home**, qui se déroulait sur un plan horizontal, au bord d'une autoroute abandonnée. Ils se défendent d'avoir fait un film social : leur film est une fable, plus ou moins réaliste (plutôt moins, puisqu'on n'y voit ni école, ni services sociaux, ni police!). Chez Ursula Meier, décors et film naissent en même temps : et c'est cette topographie métaphorique qui a inspiré le film. Il a été tourné essentiellement à Verbier, en numérique, et la photo en milieu enneigé est d'une très grande qualité : lumineuse et chaleureuse. En contraste avec l'aspect sombre (peu d'éclairage), terne et, inhospitalier qu'elle capte dans la Suisse du bas.

À souligner tout particulièrement la prestation magnifique du jeune Kacey Mottet Klein, que l'on a déjà vu dans **Home**, et dans **Gainsbourg**. Sans oublier la formidable Léa Seydoux, qui, dans la même année, donne brillamment la réplique à Diane Kruger (**Les Adieux à la Reine**), Tom Cruise (**Mission Impossible : Ghost Protocol**) et Kacey Mottet Klein ! Le film a séduit à Berlin, et d'aucuns le donnaient comme Ours d'Or. Que s'est-il passé au sein du jury, pour que Mike Leigh, le président, vienne expressément délivrer en personne une mention spéciale à Ursula Meier, avant la distribution de tous les autres prix ? Nous ne le saurons jamais, il n'en reste pas moins que nous tenions là un film qui se démarquait nettement du reste de la compétition.



2. EXTREMELY LOUD AND INCREDIBLY CLOSE

USA 2011, de Stephen Daldry, avec Tom Hanks, Thomas Horn, Max von Sydow, 129' (Distribué en Suisse par Fox Warner)

Le film est basé sur le roman homonyme de Jonathan Safran Foer, paru en 2005. Il s'ouvre sur des gros plans de parties d'un corps humain flottant dans le vide, une des milliers de victimes des attentats du 11 septembre 2001. Puis la caméra filme en gros plan le visage d'un enfant, celui d'Oskar (9 ans). Le thème est donné. Oskar Schell et son père formaient un duo complice de chercheurs, d'explorateurs, d'inventeurs, bref, ils étaient curieux de tout. Oskar adorait son père, ce père qui n'est plus là. D'emblée, on reconnaît un garçon sensible, intelligent, à l'imagination fertile et aux phobies multiples, on sait qu'il est différent : hyperactif, borderline, autiste ? Un garçon dont les très fréquentes logorrhées verbales fascinent et fatiguent. Il vit avec sa mère, avec laquelle il n'a guère de contact. Leur appartement fait face à celui de la grand-mère, qui loge depuis quelque temps un vieux locataire muet. Une clé dans une enveloppe marquée "Black" qu'Oskar découvre dans les affaires de son père va lancer l'enfant à la recherche de la serrure qu'elle pourrait ouvrir. Cette quête, il l'entreprend pour établir un contact avec son père, pour pouvoir lui dire adieu, ce qu'il n'a pas su (ni voulu) faire le jour tragique.

Sa quête lui fera rencontrer des gens très divers, 472 personnes du nom de Black à New York, il lie des contacts, essuie des rebuffades, fait à chaque fois chou blanc, mais il ne se laisse pas décourager. Il se fait accompagner par le vieux locataire, qu'il mène "Martin-bâton", et avec lequel il converse par billets interposés. L'enfant s'entraîne avec l'aide du vieillard à maîtriser ses peurs, le vieil homme le suit tel un ange gardien et un frein raison-

nable à sa frénésie. Une démarche qui va aider l'enfant à surmonter son traumatisme et à poser un autre regard sur son entourage, et sur lui-même. Le jeune interprète est absolument brillant, articulé, expressif, volubile et obsédant. Il campe avec l'assurance d'un professionnel un personnage au vocabulaire riche et précis et dont le débit rapide et parfaitement audible peut faire pâlir d'envie plus d'un comédien marmonnant ou bégayant... Les jeunes acteurs français pourraient prendre des leçons! Le duo du vieil homme et de l'enfant fonctionne, et l'on croit, sans la déplorer, à cette histoire de passage un peu prématuré à l'âge adulte.

Thomas Horn a l'étoffe d'un grand acteur, et il vole sans effort la vedette à ses partenaires adultes, même à Max von Sydow !

3. À MOI SEULE

France 2011, de Frédéric Videau, avec Noémie Lvovsky, Agathe Bonitzer, Reda Kateb, Hélènes Fillières, 91', Prix de la *Guilde des Cinémas d'art et d'essai*

Le film débute par la fuite de Gaëlle que son ravisseur, Vincent, gardait enfermée depuis des années dans la cave de sa maison. Étrangement, l'homme, blessé à l'arcade sourcilière, ne fait rien pour empêcher sa prisonnière de partir. Suit une construction d'allers et retours entre les quelque dix années durant lesquelles a dû se construire une relation entre la fillette et son geôlier, et le moment présent, le quasi impossible retour à une vie normale. La narration, déconstruite, souligne la difficulté à trouver des repères. Ouvrir les yeux, c'est se demander où elle est, c'est sortir du cauchemar. Combien de mois ou d'années, avant qu'elle ne s'éveille en paix ? La maison de son enfance lui est plus étrangère que la cave dans laquelle elle a passé la majeure partie de sa vie. Que ce soit chez sa mère, chez son père, ou encore dans la maison de convalescence : la chambre qu'on lui y



Le minerai du sang :
le Coltan



attribue est juste moins familière que ne l'était sa cave. Le couple parental est brisé, le père, alcoolique, vit seul. La mère ne sait plus être la mère de cette adolescente qu'elle n'a pas vu grandir. Gaëlle se réfugie presque avec soulagement dans une institution, loin des attentions pesantes de ses proches. On découvre le caractère ambigu de sa relation à Vincent, qu'elle craignait, haïssait, tout en redoutant qu'il lui arrive quelque chose, parce qu'elle dépendait totalement de sa bonne ou mauvaise volonté. On le voit lui faire la cuisine, entre deux dictées, parce qu'il tient à ce qu'elle ait une bonne orthographe. Il lui achète des livres, des CD, un ordinateur qu'elle peut utiliser sous sa surveillance, il improvise un examen de la vue pour lui faire faire des lunettes optiques, il lui apprend à conduire. Un père, un ami, et même pas un amant : il veut être aimé, il n'est pas un violeur, rugit-il. Il veut être aimé, il croit même l'être, tant que Gaëlle vient le rejoindre chaque fois qu'il ouvre la trappe qui mène à sa cellule, sa cave qui est son refuge, et où il n'impose pas sa présence. Le réalisateur filme exclusivement la confrontation entre l'homme et sa victime dans la cuisine, sur son territoire à lui, ou hors de la maison, lorsqu'il l'emmène se balader en voiture ou en promenade dans la forêt, laissant le spectateur libre d'interpréter ces scènes. Mais c'est aussi l'homme qui lui a dit, au cours des quatre ans de captivité : "*Tu ne sortiras jamais d'ici*". L'odyssée de Gaëlle s'achève par un départ, vers l'inconnu, vers un concert qui se donne à Marseille, où elle compte bien commencer une nouvelle vie. Elle semble sans rancune, elle veut rassurer ses parents, elle a besoin de faire peau neuve. Le film pose beaucoup de questions, ne donne pas de réponses, et c'est sans doute avec raison. Le regard posé sur les protagonistes n'a pas la froideur clinique qui caractérise le **Michael** de Markus Schleizer

(Autriche 2011). Et le personnage de Vincent n'a rien du mentor pervers qu'est Michael. Mais le masque de normalité qui semble régner dans la situation de Gaëlle et Vincent ne fait que mieux souligner l'horreur de la situation, l'impossibilité de légitimer le vol d'une vie. Ce film n'a pas retenu les suffrages du jury, et c'est fort dommage. Il aurait mérité une mention spéciale, ne serait-ce que pour le jeu tout en nuance de ses trois interprètes principaux : Agathe Bonitzer, Reda Kateb (Vincent) et Noémie Lvovsky (la mère). Une belle leçon de cinéma.

4. REBELLE

Canada 1012, de Kim Nguyen, avec Rachel Mwanza, Ralph, Serge Kanyinda, Alain Bstien, Mzinga Mwinga, 90', **Ours d'argent de la meilleure actrice (Rachel Mwanza), Mention spéciale du Jury œcuménique**,

De nombreuses ONG attestent que la guerre civile en République démocratique du Congo est en partie financée par le "**coltan**", un minerai qui entre dans la fabrication des téléphones portables (voir lien de l'article Wikipedia en page 19). **Rebelle** offre donc le point de départ à une réflexion sur la responsabilité des fabricants de téléphones portables dans le conflit qui perdure au Congo. On connaissait les diamants de sang du Libéria (souvenez-vous, **Blood Diamond** d'Edward Zwick, USA 2006, voir lien de la fiche e-media, page 19), voici donc le minerai de sang du Congo. Ces renseignements, je les ai trouvés a posteriori, le film ne fournissant aucune explication sur le minerai, ni sur la localisation du conflit entre forces gouvernementales et rebelles qu'il met en scène. On sait juste, grâce au commentaire en "voix off" de Komona, qu'elle a dû, sous les coups et les menaces, tuer ses parents. avec la "**kalach**" qu'elle a reçue comme chacun des rebelles. La "**kalach**" est désormais ce qu'il y a de plus cher dans leur existence, et tuer est leur devoir.



Isabelle Huppert et Brillante Mendoza à Berlin

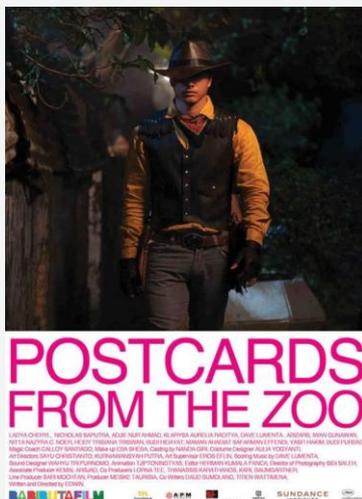
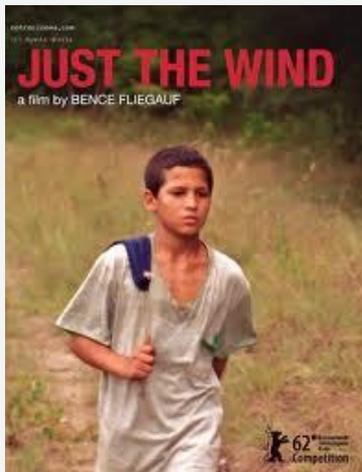
On sait aussi que quiconque détourne du "coltan" de la poche des chefs de guerre est puni de mort. (Voir lien de l'article Wikipedia en page 19 sur cette arme de prédilection de la guérilla). Komona (Rachel Mwanza) a été arrachée à sa famille à l'âge de 12 ans, et contrainte à devenir guérillera, ainsi que sorcière du "Grand Tigre Royal", le chef des rebelles, parc qu'elle a le pouvoir de communiquer avec les morts, qui lui apparaissent, silhouettes blanches. Un jeune rebelle de 15 ans, un albinos surnommé "Magicien" la prend sous sa protection. Une étrange chorégraphie se met en place entre les fantômes, un village de noirs albinos, et le couple qui a fui la bande du "Grand Tigre Royal". Komona et Magicien réussissent à se cacher quelque temps. Puis leurs poursuivants les trouvent. À 14 ans, Komona a perdu son compagnon (égorgé par les hommes du "Grand Tigre Royal"), est enceinte des oeuvres d'un chef de guerre, et essaie d'apaiser les âmes en peine de ses parents et d'extirper la marque de son violeur de l'esprit de son enfant à naître, pour lui insuffler l'esprit positif de "Magicien". Une brutalité quotidienne nourrie de sorcellerie et de superstitions est intimement liée aux pratiques de la guérilla. Le film ne sort jamais du contexte sanglant de la guerre civile, du climat ambiant de terreur. Il réussit tout de même à faire de Komona une messagère d'espoir : sur les titres de fin, on entend des rires d'enfants, et des chansons. C'est le quatrième long métrage du réalisateur vietnamo-canadien Kim Nguyen. Joué par des acteurs non professionnels dont la jeune Rachel Mwanza, *Rebelle* oscille en permanence entre carnage et brutalités et des scènes fantastiques générées par les croyances et pratiques de sorcellerie.

5. CAPTIVE

France, Philippines, Allemagne, UK 2011, de Brillante Mendoza, avec Isabelle Huppert, Rustica Carpio, Maria Isabel Lopez 120'

Le film raconte la prise d'une douzaine d'otages locaux et occidentaux, touristes et travailleurs sociaux, par des terroristes islamistes qui eut lieu en 2001 dans les Philippines. La captivité dura 7 mois. Les kidnappeurs visaient des collaborateurs de la Banque mondiale, mais ceux-ci étaient déjà repartis ! Les ravisseurs, des musulmans pratiquants, ont de la morale : ils séparent otages mâles des otages féminins (sauf s'ils sont mariés) et ne violent pas, ils épousent ! Leur chef explique aux otages les quatre sorts possibles qui les attendent : 1) on les tue, 2) on les vend comme esclaves, 3) on les convertit et ils rejoignent les rangs des combattants, 4) on les libère contre rançon.

Chaque prisonnier est interrogé sur sa possible valeur marchande, et promesse est faite de les libérer dès que l'argent aura été versé. Pas besoin d'être sorcier pour se rendre compte que les rançons espérées pour les otages locaux sont moins intéressantes, leur vie ne tient donc qu'à un fil. Il s'agit ensuite pour le groupe de se transformer en cible mouvante, et de ne jamais s'attarder à un endroit. Ravisseurs et victimes ne savent pas où et quand surgira le danger. L'armée est à leurs trousses, et ses assauts sont musclés, les otages ont autant à craindre que les ravisseurs ! Pour les otages commencent de longs mois de captivité, de cohabitation et de marche forcée avec leurs ravisseurs, parmi lesquels un enfant-soldat de 12 ans, Ahmed (Timothy Mabalot) que l'assistante sociale jouée par Isabelle Huppert essaiera d'appivoiser. Il lui dit qu'il est dans l'armée rebelle depuis deux ans, il est fier d'être un guerrier et lui montre même comment tirer. Il a perdu ses parents,



mais il sait que s'il meurt dans la Djihad, il ira tout droit au paradis. Au cours des semaines, une forme de symbiose se crée dans le groupe, une certaine solidarité pour se protéger des dangers naturels, du climat, des insectes, des serpents, ou pour échanger des conseils pratiques. On est loin de former une grande famille, mais le clivage entre geôliers et prisonniers se fait un peu plus flou...

Mendoza plonge littéralement ses personnages dans l'enfer, sans vraiment leur dire ce qui va arriver (à la conférence de presse, Isabelle Huppert a plaisanté sur l'absence de scénario, et sur les surprises que leur réservait chaque jour de tournage). Les interprètes ont vraiment ressenti épidermiquement l'appréhension de l'inconnu, la crainte de la faune et, dans une certaine mesure, l'épuisement dû à ce long tournage dans la jungle philippine. Mendoza déplore que le kidnapping soit devenu l'un des commerces les plus lucratifs aux Philippines et a voulu témoigner (dans la semaine précédant la Berlinale, deux touristes occidentaux ont été enlevés). Son film est à la frontière entre la fiction et le documentaire. Et telle était bien son intention.

6. CSAK A SZEL (*Just the Wind*)

Hongrie, Allemagne, France 2012, de Bence Fliegauf, avec Lajos Sarkany, Katalin Tokli, 91, **Grand Prix du Jury (Ours d'argent), Prix d'Amnesty International, Prix de la Paix**

"*Just the wind*", autrement dit, "ce n'est rien", c'est ce que dit en pleine nuit une mère de famille Rom à ses enfants qui entendent des bruits inhabituels, juste avant que la famille soit massacrée. Le film se déroule en Hongrie, de nos jours et met en scène les derniers jours d'une famille tzigane victime d'une expédition nocturne par des milices racistes. Le film a été tourné par un été chaud, dans un style très naturaliste qui plonge le spectateur dans la peau des victimes : sensation d'étouffement,

peine à distinguer l'environnement, angoisse permanente. Même si la famille dont il est question ne se fait en rien remarquer, leur peur est palpable. À l'école, la mère est en proie aux rebuffades racistes du concierge. La police constate les agressions, et c'est tout. Les deux enfants n'ont pas de vrais amis. La population hongroise ne veut pas admettre que les Tsiganes leur soient assimilés, ils les rejettent, les considérant comme des assistés qui profitent du système. Fait étonnant : c'est à la morgue que la famille tzigane en question sera pour la première fois vêtue des couleurs vives qui sont le propre de l'"image" des Roms. Bence Fliegauf a réalisé un film formellement pénible sur un sujet très fort, effroyable parce qu'authentique et actuel. Il a filmé caméra à l'épaule, en très gros plan, en (absence de) lumière naturelle, et cela donne un film sombre et souvent flou. La caméra s'attache de tout près à ses trois principaux protagonistes, la mère, sa fille, son fils, qui marchent, chacun seul et séparément, à travers la forêt, à travers champs, sur les routes. Fliegauf veut dénoncer un état de fait scandaleux, et espère avec son film contribuer à mettre un terme à cette élimination barbare. Il s'est inspiré d'un pogrom de Tsiganes qui a fait 8 victimes il y a un peu plus d'un an en Hongrie. Espérons que les récompenses obtenues à Berlin inciteront le plus grand nombre à voir le film, et que cela sera un important signal d'alarme.

7. KEBUN BINATANG (*Postcards from the Zoo*)

Indonésie, Allemagne, Hong-Kong 2012, d'Edwin, avec Ladya Cheryl, Nicholas Saputra, 95

À l'âge de 3 ans, Lana est abandonnée dans un zoo. Elle grandit au milieu des animaux en captivité, élevée par le soigneur de girafes. Un jour, alors qu'elle est devenue une belle jeune femme, un magicien déguisé en cow-boy



Diane Kruger en Marie-Antoinette, dans **Les Adieux à la Reine**



Léa Seydoux en lectrice de Marie-Antoinette dans **Les Adieux à la Reine**

l'enlève, la déguise en squaw, et ensemble, ils donnent un spectacle d'illusionnisme dans Jakarta. Jusqu'au jour où son compagnon meurt, et Lana accepte un emploi de masseuse (et même plus si entente...). Elle parle à ses clients des animaux du zoo dont elle a de plus en plus la nostalgie. Elle retourne au zoo, mais n'y retrouve personne de connu. Mais est-ce bien là chez elle ? Pour Edwin, le zoo, et plus précisément les girafes dans le zoo, ont généré l'idée de ce film : il a toujours eu envie de caresser le ventre d'une girafe. Rêve impossible, on n'approche pas comme cela d'une girafe. Toucher la girafe, c'est avoir un contact, chaud, doux, rassurant. Cette chaleur du contact, Lana la trouvera chez le magicien, puis dans son activité de masseuse. Le zoo représente pour lui un sentiment de désir, et de manque, ce même sentiment que l'on éprouve quand un souvenir nous hante, quand un être nous manque, quand une nostalgie très forte nous meut. Edwin a voulu exprimer ce "sentiment de manque" par cette fable allégorique. Les animaux ont certainement la nostalgie de la liberté, de leur habitat naturel. Lana s'ennuie du cocon dans lequel elle a grandi. Le zoo, paradigme de la nostalgie ? Peut-être Edwin n'a-t-il pas tout à fait réussi à nous faire partager sa vision. Au-delà du plaisir à voir des animaux filmés de très près, on ne sait pas toujours où aller avec les pièces de ce patchwork.

B. Films en costume

8. EN KONGELIG AFFAERE (A Royal Affair)

Danemark, Rép. Tchèque, Suède, Allemagne 2012, de Nikolaj Arcel, avec Mads Mikkelsen, Alicia Vikander, Trine Dyrholm, David Dencik, Mikkel Boe Folsgaard, 130' (Distribué en Suisse par Ascot-Elite), **Ours d'argent pour le meilleur acteur (Mikkel Boe Folsgaard), Ours d'argent du**

meilleur scénario (Nikolaj Arcel, Rasmus Heisterberg)

XVIIIe siècle, siècle des Lumières, de Voltaire et Rousseau. Arrive à la cour danoise Caroline Mathilde, princesse anglaise, désignée comme épouse de Christian VII. La nouvelle reine est (secrètement) un esprit éclairé, son royal époux un libertin un peu grossier et apparemment pas très équilibré mentalement. 1768, Johann Friedrich Struensee, médecin danois d'origine allemande, devient le médecin personnel du roi, et son éminence grise. Le film détaille l'action politique, brève et éclairée, du comte Struensee, et sa tragique liaison avec la reine Caroline Mathilde. Struensee, nommé conseiller d'état, procéda à des réformes notables pour l'époque (abolition du servage, de la torture, ouverture d'un home pour les enfants de mères célibataires, construction d'égouts, etc.). Il aurait édicté plus de 2000 décrets entre 1769 et 1772. Il semble aussi avoir été le pionnier d'une forme de vaccination. Très belle reconstitution d'une époque où les aristocrates en perruques abusaient de leurs prérogatives sans limites et ne se préoccupaient pas des conditions de vie et d'hygiène et des allègements d'impôts qui auraient pu amener un possible mieux-être du peuple. Le Danemark de Struensee était devenu un état moderne, libéral, il retomba en plein Moyen Âge après son exécution : tel est le message du film. Et si un prix fut largement mérité, c'est celui obtenu par le jeune comédien qui incarne ce roi borderline, sans doute maniaco-dépressif : Mikkel Boe Folsgaard.

9. LES ADIEUX À LA REINE

France-Espagne 2011, de Benoît Jacquot, Diane Kruger, Léa Seydoux, Virginie Ledoyen, Xavier Beauvois, Noémie Lvovsky. 100'

Le film s'inspire du roman éponyme de Chantal Thomas qui raconte les premiers jours de la Révolution par les yeux de Sido-



Affiche originale de
Bai Lu Yuan



Un paysan au poteau d'exécution, au milieu d'un champ de blé. Au loin la portail sacré que l'on aperçoit aussi sur l'affiche (**Bai Lu Yuan**)

nie Laborde, lectrice de la reine, qui se trouve piégée dans le chaos et la panique qui s'instaurent au sein de Versailles. Il y eut vraiment une lectrice adjointe du nom de Laborde dans l'entourage de Marie-Antoinette, qui ne connaissait guère de gens malgré sa proximité avec la souveraine, et qui a témoigné dans l'Almanach de 1789 de sa vie dans cet immense château "*inconfortable, malsain, sale, dangereux la nuit*". Le personnage de Léa Seydoux voue à Marie-Antoinette un amour secret et total, tandis que le cœur de la reine semble battre pour la Comtesse de Polignac. Sidonie connaît ses classiques et sait choisir les lectures pour distraire sa maîtresse. Le cinéaste a créé de superbes atours pour ses trois héroïnes et chaque plan du film est une composition digne d'un tableau. Versailles en proie à la peur, couloirs tortueux et dangereux de Versailles, alcôves soudain menaçantes, il fait vibrer ce microcosme enfermé dans des murs qui ne le protègent plus, au rythme des menaces qui proviennent de la capitale et d'espoirs infimes, entre le 14 et le 17 juillet 1789. Le jour où leur parvient une liste de 286 têtes à couper, c'est la panique : le roi, ses frères, de nombreux courtisans sont cités sur la liste noire ! Fuir, oui, mais comment ? Quatre jours qui vont transformer la reine que l'on pense frivole en figure tragique, quatre jours qui vont vider Versailles d'une bonne partie de ses hôtes. Pour les souverains, il est déjà trop tard. On assiste à une mort lente provoquée par une levée d'armes que l'on ne voit jamais, mais qui résonne toujours plus fort. Soudain les odeurs se font putrides, les mets insipides ou même toxiques, le paradis se transforme en cloaque dont on ne peut plus contenir ni les rats, ni les puces ni les moustiques. Les interprètes sont tous magnifiques, avec un coup de chapeau tout particulier à Léa Seydoux, qui aurait, pour ce rôle et celui qu'elle joue dans *L'Enfant d'en haut*, dû

obtenir l'Ours d'Or de la meilleure actrice. Benoît Jacquot a filmé avec art cette fin de règne, parlant du passé pour nous montrer sans doute ce qui ne cesse de se reproduire, parce que nous n'apprenons jamais les leçons du passé. Jacquot sait que tout ce qui peut renvoyer à une intimité des personnages leur donne vie et vérité. Il a signalé à la conférence de presse qu'il avait tourné en numérique et que cette pratique lui convient : après 19 films en chimique, il adopte avec ce 20^e en numérique, le nouveau procédé. Il a tourné en grande partie à Versailles même : le lundi, le château est fermé aux visiteurs, mais pas aux équipes de tournage. Pour les intérieurs, il a utilisé un certain nombre de châteaux de la région parisienne. On est très loin du *Marie-Antoinette* glamour de Sofia Coppola, et on est sans aucun doute beaucoup plus au cœur du sujet dans ce huis clos angoissant, avec une Marie-Antoinette incarnée par une actrice autrichienne trentenaire comme l'était la malheureuse souveraine au moment du drame : excellente Diane Kruger.

10. BAI LU YUAN (White Deer Plain)
République populaire de Chine 2011, de Wang Quan'an, avec Zhang Fengyi, Zhang Yuqi, Wu Gang, 188', *Ours d'argent pour une excellente prestation technique (Lutz Reitemeier, caméra)*

Une épopée de plus de trois heures sur la Chine entre 1912, proclamation de la première république et 1937, lors du début de la guerre avec le Japon. Quel que soit le régime au pouvoir, quels que soient les hommes qui exercent ce pouvoir, les paysans sont exploités et doivent se battre pour leur survie. Pris en étau entre les communistes et les nationalistes, ils sont à la merci des changements d'autorité et de leurs démonstrations de pouvoir. L'histoire se déroule dans le village de Bai Lu (le Cerf Blanc), dans la province de Shaanxi où une jeune et



Robert Pattinson dans
Bel Ami



belle femme est successivement convoitée par deux familles, les Bai et les Lu, qui s'étaient, jusqu'en 1912, relativement bien entendues. À l'image de ces deux familles dont les fils convoitent la même femme (Xiao), Wang Quan'an raconte le destin du peuple chinois, dans un chaos généré par les luttes pour le pouvoir et montre que le fanatisme n'entraîne que crimes et malheurs. Xiao, dont le seul désir était d'aimer et d'être aimée, est sacrifiée sur l'autel du pouvoir, par ceux-là même qui la convoitaient. **Bai Lu Yuan** est l'adaptation au cinéma du roman historique éponyme (paru en 1993) de Chen Zhongshi. Une métaphore de la Chine et ses divers gouvernements ? Bai Lu Yuan dure trois heures, et bien des épisodes sont difficiles à comprendre, sans parler de l'inévitable difficulté que nous avons à différencier certains faciès. Des compositions d'images magistrales, de superbes décors, des champs de blé qui s'étendent à perte de vue, avec, en plein milieu, un portail sacré : ce film serait à revoir à notre rythme, pour apprécier son esthétique qui en dit plus long que tout dialogue, sans aucun doute. Des plans magnifiques du village ou de vastes champs sur fond de ciel rouge ou rose, une photographie fort soignée de l'architecture traditionnelle, des costumes rutilants contrastant avec les tristes uniformes anthracite des hommes du village, le réalisateur sait construire des images que l'on n'oublie pas. Attention : le film est fort long et certaines scènes érotiques, à défaut de montrer beaucoup, sont très explicites dans leur langage assez cru et leurs pratiques qui ne le sont pas moins.

11. BEL AMI

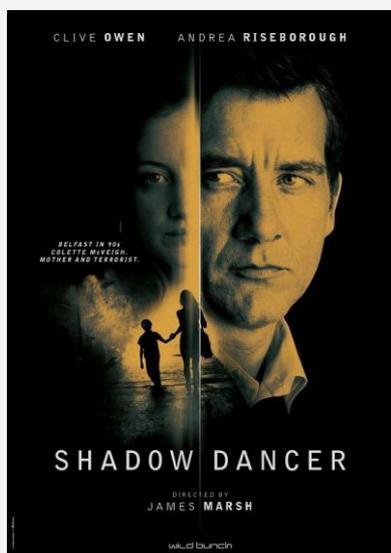
UK, France, Italie 2012, de Decian Donnellan et Nick Ormerod,, avec Robert Pattinson, Christina Ricci, Uma Thurman, Kristin Scott Thomas, Colm Meaney, 102' Distribué en Suisse par Rialto Films.

Un peu dans le ton du **Chéri** de Colette revisité par Stephen Frears en 2009, ou de **Le Rouge et le Noir** de Stendhal mis en scène par Claude Autant-Lara (1954), **Bel Ami** (d'après le roman éponyme de 1885 de Guy de Maupassant), s'intéresse à l'ascension sociale d'un jeune homme pauvre, Georges Duroy, qui grimpe très haut dans l'échelle sociale grâce aux femmes qu'il séduit et, arrivé à ses fins, ne chute pas ! Son parcours se joue sur fond de guerres coloniales (il revient de deux ans de service militaire en Afrique du Nord) et de montée du capitalisme. Robert Pattinson est étonnant dans ce rôle de bellâtre manipulateur, dont les faveurs sont dispensées à 3 femmes en particulier, Madeleine Forestier (Uma Thurman), Clotilde de Marelle (Christina Ricci) et Virginie Walter (Kristin Scott Thomas), dont il épousera finalement la fille, Suzanne Walter. Je craignais d'avoir peine à supporter le fadasse vampire de **Twilight** pendant plus de 100 minutes. Et bien, étonnamment, il relève le défi. Il sait jouer, il porte bien le queue-de-pie, le frac et autre haut-de-forme. Il convainc en arriviste d'un autre siècle. Je ne sais pas si ses groupies le reconnaîtront, mais il a gagné imperceptiblement quelques galons avec ce film. C'est la troisième adaptation du roman de Maupassant, après celle de Willy Forst en 1938, de Albert Lewin (*The Private Affairs of Bel Ami*, USA 1947) et de Louis Daquin en 1955. Cette quatrième tient la route. Un drame social qui dénonce l'hypocrisie, arme incontournable du succès dans la société bourgeoise.

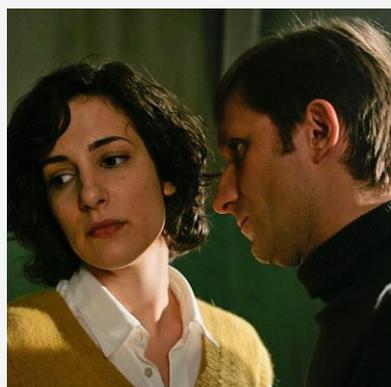
C. Ravages de la guerre

12. MAI-WEI (My Way)

République de Corée 2011, de Kang Je-Kyu, avec Jang Dong-Gun, Joe Odagiri, Fan Bingbing, 137' Tatsuo, fils d'aristocrates japonais, et Jun-Shik, paysan coréen, sont dès leur âge tendre des as



Clive Owen et Andrea Riseborough
dans
Shadow Dancer



Zana Marjanovic et Goran Kostic
dans
In the Land of Blood and Honey

de la course. Ils rêvent d'être coureurs de marathon, ils sont également doués. Les deux rivaux courent leur premier marathon dans une Corée colonisée par le Japon (1910-1945, 35 ans de colonisation). Le Coréen gagne, mais il est disqualifié, juste avant d'être enrôlé de force (en 1938) dans l'armée japonaise. Il se retrouve sous les ordres de Tatsuo et doit combattre en Mongolie (1939) contre les Chinois, puis les Soviétiques... Les deux hommes se retrouvent internés en Sibérie, et contraints d'endosser l'uniforme soviétique pour aller au front combattre les Allemands. (1941) Capturés, ils aboutissent en Normandie, à la veille du Débarquement (1944), contraints de se battre dans les rangs allemands. Toujours ils se perdent de vue, toujours ils se retrouvent. Ils sont rongés par le désir lancinant de retourner chez eux. Un chemin long et douloureux pour ces deux Asiatiques contraints de combattre sous des drapeaux étrangers. Leur très lent rapprochement naît de leur exil, de leur isolement au milieu d'étrangers, de leur captivité et de leur souffrance. Que ce soit de la part des officiers japonais, soviétiques ou allemands, tous aveuglés par leur code d'honneur et leur soif de victoire, les ordres sont les mêmes pour la chair à canon : "*Marchez sur l'ennemi ! Si vous reculez, vous serez abattus !*". Le film ne manque pas de moyens, la distribution est internationale, les scènes de combat sont brillamment orchestrées et nous laissent pantelants. Pour moi, l'építome du film anti-guerre, inspiré par une photo prise en 1944 d'un prisonnier en uniforme nazi, un Coréen. C'est le premier film qui raconte la Deuxième Guerre mondiale du point de vue coréen, au travers de deux personnages que la guerre éloigne, bien malgré eux, de plus de 12'000 km de chez eux. Dans leur relation d'amitié-haine, ils n'avaient qu'une seule chose en commun : le désir fort et immuable de gagner une médaille

d'or dans un marathon olympique. Très beau film, prégnant, à préparer en revoyant ses connaissances sur l'histoire de la Corée dans la première moitié du XXe siècle.

13. SHADOW DANCER

UK, Irlande 2012, de James Marsh, avec Clive Owen, Andrea Riseborough, Gillian Anderson, Aidan Gillen, 100

En pleine guerre civile en Irlande du Nord, à la fin des années 1970, le petit frère de Colette est tué par une balle perdue dans les rues de Belfast. Colette porte désormais un énorme poids de culpabilité : le jour fatal, elle avait envoyé son petit frère au magasin, faire une course dont son père l'avait expressément chargée. 20 ans plus tard (en 1993), Colette est maman d'un petit garçon, elle vit chez sa mère, avec ses deux frères. La famille est connue pour ses convictions indépendantistes, les deux frères sont activement engagés pour la cause de l'IRA. Colette est arrêtée dans le métro de Londres par les services secrets britanniques (MI5), avec un sac suspect : elle a déclenché une alerte à la bombe. Les services secrets l'obligent à coopérer, sous peine de lui enlever son fils. Désormais prise en tenailles entre l'IRA qui se méfie d'elle et le représentant du MI5, Mac (Clive Owen), qui lui extorque, alternant promesses et menaces, des informations, Colette vit une vie infernale. Colette et Mac ont une relation tendue, mais néanmoins teintée d'une certaine humanité : Mac s'érige peu à peu en protecteur, il ne veut pas risquer la vie de la jeune femme.

Brillant thriller sur le terrorisme, son impact délétère sur les individus, sur leurs relations de famille qu'il gangrène de méfiance et de silence. Le film ne délivre pas de message idéologique, il raconte une histoire de culpabilité, de rédemption, de loyauté et de trahison, et une bouleversante histoire de famille. Adaptation du



roman éponyme de Tom Bardby, ce film nous replonge dans un passé pas si lointain et très douloureux.

14. IN THE LAND OF BLOOD AND HONEY

USA 2011, d'Angelina Jolie, avec Goran Kostic, Zana Marjanovic, Rade Serbedzija, Vanesa Glodzo, 126'

Le titre fait référence à la signification turque du mot "Balkan" : Bal pour miel, Kan pour sang. Avant la guerre, Bosniaques et Serbes, chrétiens et musulmans vivaient en harmonie. Le film s'ouvre, en 1992, sur une danse, entre Ajla et Danijel, dans une boîte de nuit. Ils sont enlacés, ils dansent, quand une bombe explose. Panique, incrédulité, réactions chaotiques, montée de l'horreur. Une spirale de violence se déchaîne. Et soudain, l'affrontement ethnique divise cette communauté et place les ethnies dans des camps opposés. Le film raconte la relation amoureuse complexe et plutôt impossible entre une Bosniaque musulmane, l'artiste peintre Ijla (Zana Marjanovic) et un Serbe, Danijel (Goran Kostic) qui se sont connus avant que n'éclate la guerre en Bosnie-Herzégovine. Danijel, officier et fils de général serbe, aime Ajla. Lorsque la jeune femme est arrêtée avec un groupe de femmes pour servir de "bonnes à tout faire" (littéralement) à la caserne, Daniel s'arrange pour qu'Ajla lui soit attribuée, dans le dessein de la protéger. Danijel est déchiré entre sa loyauté envers les siens et son refus des exactions recommandées par eux. Mais rien n'est simple en temps de haine. Ils peuvent essayer tant qu'ils veulent de maintenir une relation, elle ne peut qu'être incertaine, fragile, ambiguë et profondément malheureuse. Le film est certes didactique, mais pourrait-il en être autrement pour présenter un sujet aussi douloureux et tragique ? On sent que le film veut expliquer, attester, appeler à plus de compréhension, et surtout d'empathie.

Il veut rappeler à chacun sa part de responsabilité dans ce conflit qui s'est déroulé sous nos yeux : n'est-ce pas pour cela que le film s'achève sur la reddition de Danijel aux Casques Bleus : "Je me nomme Danijel Vuckovic, je suis un criminel de guerre." ? Angelina Jolie n'a en rien édulcoré les atrocités de cette guerre qui dura de 1992 à 1995 dans les décombres de l'ex-Yougoslavie. Le film est honnête, documenté, dérangeant. Tourné en serbo-croate et en anglais, ce long métrage a reçu en janvier 2012 le **Prix Stanley Kramer** qui récompense une oeuvre qui s'est illustrée en abordant des questions sociales importantes. Défi relevé et réussi. Le festival aurait pu décerner une mention d'excellence pour un premier film à Madame Jolie, elle le méritait. À voir absolument.



John Hurt et Robert Duvall dans **Jayne Mansfield's Car**



John Patrick Amedori qui joue le fils de Carroll Caldwell (Kevin Bacon, à droite) dans **Jayne Mansfield's Car**

15. JAYNE MANSFIELD'S CAR

Russie – USA 2011, De Billy Bob Thornton, avec Billy Bob Thornton, Robert Duvall, John Hurt, Kevin Bacon, Robert Patrick, 122'

On hésite à s'aventurer dans un film avec un titre pareil : une production russe qui parle de la planteuse blonde décapitée, kekséksa ? Surprise, c'est un film tout américain, en dehors du financement. Et les acteurs ne sont pas des moindres : Robert Duvall, John Hurt, Robert Patrick, Kevin Bacon, pour ne citer que ceux-là ! Drame familial tragi-comique, film historique en costume qui se joue dans les années 1960, entre des patriarches qui ont combattu dans la Première Guerre Mondiale, leurs fils survivants de la Deuxième, tous concernés par le conflit vietnamien. Jim Caldwell (Robert Duvall) est un père autoritaire qui semble battre froid ses trois grands fils : l'aîné mortifié de n'avoir pas été enrôlé jadis, jaloux de ses frères, l'un ex-pilote de chasse et l'autre ex-Marine. Caldwell est riche, divorcé (sa femme l'a quitté pour épouser un Anglais), et vit à Morrison, Alabama. Il a un étrange hobby : il est



Le réalisateur Zhang Yimou donnant des directives à Christian Bale dans *Jin Ling Shi San Chai*



Affiche originale de *Jin Ling Shi San Chai*



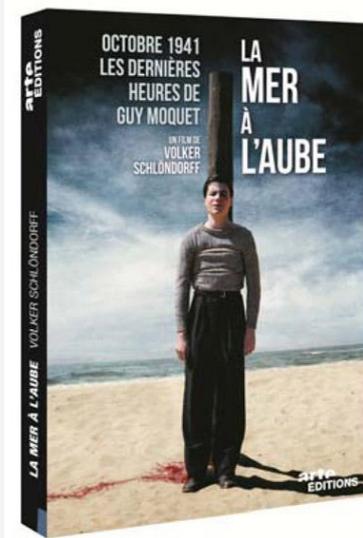
Ecolières et demoiselles dites "de petite vertu" réfugiées dans la Cathédrale à Nankin, dans *Jin Ling Shi San Chai*

fasciné par les scènes d'accidents de la route et peut passer des heures à examiner les carcasses de véhicules, les victimes et à analyser les dégâts (d'où son envie, dans le film, d'aller voir la voiture dans laquelle Jayne Mansfield a péri). Le fait qu'il était médecin dans la Grande Guerre y est pour quelque chose. Le train-train quotidien des Caldwell est soudain bouleversé par une "invasion" anglaise : Naomi vient de mourir et sa famille anglaise vient ramener sa dépouille en Alabama, pour y être inhumée. Le timing ne pourrait être plus mauvais, les tensions familiales sont pires que jamais : Carroll est un activiste anti-guerre convaincu (Kevin Bacon, en hippy), Skip ne fait rien d'autre que bichonner ses trois voitures, ses "avions", et ressasser le passé. Quant à Jimbo, le seul de la famille qui n'a pas été "appelé". il est à couteaux tirés avec ses frères et ses propres enfants. Les Caldwell sont d'ores et déjà imprégnés de préjugés multiples envers les hôtes indésirables : le vieux Kinsley Bedford (John Hurt), son fils Phillip qui a été fait prisonnier lors de la Bataille de Singapour en 1942 (Ray Stevenson) et sa très séduisante fille Camilla (Frances O'Connor). Les vieux ont une idée de la guerre et de l'honneur, leurs fils en ont une autre, le dialogue ne s'est jamais établi entre eux, et la guerre est un thème qui les divise. Famille anglaise et famille américaine se regardent en chiens de faïence, avant de procéder à des rapprochements inattendus. Les conflits de générations, d'opinions, les stigmates de la guerre, les blessures de la vie reviennent en force, éclatent, et évoluent vers une solution qui ne sera possible que par l'ébauche d'une vraie communication, enfin.

16. JIN LING SHI SAN CHAI (*The Flowers of War*)

Rép. Populaire Chine 2011, de Zhang Yimou, avec Ni Ni, Christian Bale, Atsuro Watabe, Xinyi Zhang, Paul Schneider, Tianyuan Huang, 146'

On avait découvert à Berlin en 2009 *John Rabe* de Florian Gallenberger, qui nous présentait l'action héroïque d'un homme d'affaires allemand qui s'efforça de protéger les habitants de Nankin lors du massacre de 1937 perpétré par l'armée impériale japonaise. Sans oublier le magnifique *Nanjing, Nanjing (City of Life and Death*, Chine 2009) du réalisateur Lu Chuan. Cette fois-ci, c'est Zhang Yimou qui évoque le terrible massacre toujours nié par les autorités japonaises. Un budget de 94 millions de dollars, une grande star internationale, Christian Bale dans le rôle d'un croque-mort, qu'on nomme aussi agent funéraire (ou peut-être un thanato-kéropracteur, c'est-à-dire un maquilleur de cadavres). Le film est basé sur le roman *13 Flowers of Nanjing* de Geling Yan. Un groupe d'écolières et 13 prostituées échappées de leur maison close se retrouvent dans la cathédrale catholique de Winchester dans laquelle le croque-mort s'improvise prêtre afin de sauver sa peau, mais aussi celles des jeunes femmes, des sévices des soldats japonais. Ecolières et prostituées vont apprendre dans un climat de terreur ce que sont la solidarité, la tolérance, la générosité, l'honneur, le sacrifice, face à la violence déchaînée des agresseurs. Cette histoire montre des êtres qui se découvrent une motivation et dont la beauté intérieure croît au fil des heures. Zhang Yimou a exprimé un vœu lors de la conférence de presse : que la mémoire de Nankin soit un jour la même, chez les Japonais comme chez les Chinois, que l'on ne nie plus la souffrance des habitants de Nankin.

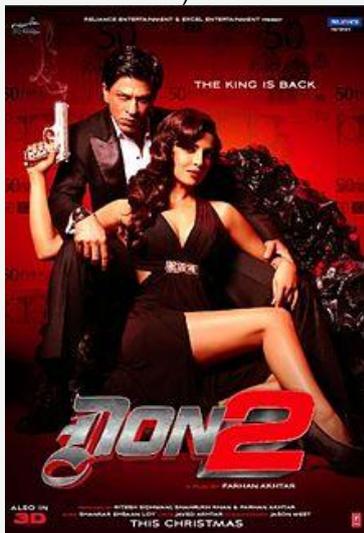


17. LA MER À L'AUBE (*Calm at Sea*)

France-Allemagne 2011, de Volker Schlöndorff, avec Ulrich Matthes, Martin Loizillon, Léo Paul Salmain, 90'

Tourné en partie à Nantes, le scénario se base sur des documents d'archives et dernières lettres des suppliciés à leur famille, sur le livre **Guy Môquet, une enfance fusillée** de Pierre-Louis Basse, sur le récit **Das Vermächtnis** de Heinrich Böll et les Journaux de guerre d'Ernst Jünger (au moment des faits, le premier servait en Normandie, le second était officier de la Kommandantur de Paris, adjoint du Général von Stülpnagel). **La Mer à l'Aube** retrace l'histoire des "otages de Châteaubriant" (Loire), qui eurent le triste privilège d'être exécutés en représailles de l'assassinat du lieutenant-colonel allemand Hotz dans les rues de Nantes, le 20 octobre 1941. À Berlin, Hitler avait exigé l'exécution de 150 Français. A Paris, à la Kommandantur, le général en chef von Stülpnagel, assisté de l'officier Ernst Jünger, va réussir à réduire le nombre des exécutions à 50. Ces 50, il faut les choisir parmi les jeunes prisonniers politiques, étiquetés communistes, et des Juifs (pour montrer aux Français que ceux-là étaient leurs vrais ennemis!). Parmi les martyrs, Guy Môquet (17 ans) et Claude Lalet (21 ans), jeunes membres du parti communiste. 48 otages furent exécutés (16 à Nantes, 5 au Fort du Mont-Valérien et 27 à Châteaubriant) le 22 octobre 1941. Schlöndorff montre comment, dans les administrations pétainiste et hitlérienne, certains tentent de freiner cet acte de "Blinde Rachsucht" (vengeance aveugle). Mais une machine implacable se met en marche et rien ne peut vraiment l'arrêter, ni les protestations réfléchies et fondées du Général von Stülpnagel, ni le refus de fournir des noms du sous-préfet Lecornu.

Le drame est vu de plusieurs points de vue, celui des otages, celui des autorités responsables, et aussi celui d'un jeune soldat allemand puni pour une brouille par l'ordre de se joindre au bataillon d'exécution, et qui s'écroule, victime d'un malaise, avant que la sommation de tirer ne soit donnée. Tous n'étaient pas forcenés, tous n'étaient pas des brutes sanguinaires, tant du côté français que du côté allemand, il y a eu des résistances, souvent bien vite étouffées par la machine de guerre bien huilée. Le jour de l'exécution, un abbé du village se rend au camp, et collecte les lettres que les condamnés adressent à leurs proches... C'est sur les lectures chorales de ces lettres que s'achève le film, émouvant, réfléchi, sincère. Schlöndorff nous propose une réflexion sur la "politique des otages" qui englobe non seulement les suppliciés, mais aussi les fonctionnaires français, les forces d'occupation allemandes, tous rouages de l'écrasante chaîne de commandement de Berlin. Le film s'achève sur le sort réservé aux principaux protagonistes du film après la guerre : acquitté... muté... décoré... exclu... Pour Ernst Jünger, on apprend qu'il est publié dans la Pléiade, qu'il jouit donc d'un énorme prestige en France. Guy Môquet est entré dans l'histoire : le plus jeune héros de la Résistance française. Le titre du film est emprunté au recueil **Les Ténèbres** de Robert Desnos, déporté en 1944, parce qu'il appartenait à la Résistance, à Buchenwald et mort du typhus à Theresienstadt en 1945. ("*Jamais d'autre que toi ne saluera la mer à l'aube*"). Un conseil : guettez ce film lors de sa diffusion sur Arte, ou cherchez le DVD. Après une projection au FIFDH à Genève le 4 mars, il y a fort peu de chances qu'il sorte sur nos écrans, la France voisine ayant décidé de ne pas le sortir en salles, bien que la version originale soit en français.



Mallory (Gina Carano) en tenue de camouflage, dans *Haywire*

18. IRON SKY

Finlande, Pays-Bas, Australie, Allemagne 2011, de Timo Vuorensola, avec Otto Götz, Christopher Kirby, Julia Dietzle, Udo Kier, 93

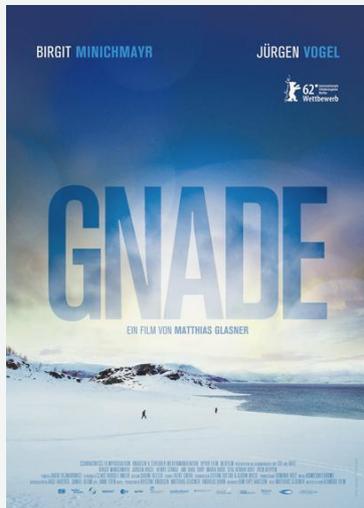
Dans cette co-production finlando-hollando-australienne-allemande, une uchronie dystopique, on rit du passé nazi, et encore plus de son futur possible. Assiste-t-on ici à une banalisation du nazisme sous couvert d'humour, un humour que les Américains (Mel Brooks, 2009, *Springtime for Hitler*) ou un-Suisse résidant à Berlin (Dani Lévy, 2007, *Mein Führer*) peuvent se permettre sans autre, mais les Allemands ??? En fait, il n'y a pas banalisation, mais plutôt mise en garde sous forme de comédie déjantée : tout fascisme est dangereux, d'où qu'il soit, quel qu'il soit et sur quelque territoire qu'il s'exerce. Le film imagine qu'en avril 1945, après le suicide d'Adolf Hitler et la capitulation de l'Allemagne, un groupuscule nazi est envoyé sur la face cachée de la lune, emportant un programme scientifique confidentiel. Ces rescapés de la débâcle nazie construisent pour le IVe Reich un immense bunker en forme de croix gammée et au fil des décennies, préparent leur retour en force sur terre, la Troisième Guerre mondiale. En 2018, leur puissante flotte spatiale est prête à l'attaque ! Les Américains, sous la présidence d'un sosie de Sarah Palin, se préparent à contre-attaquer. Seulement, les Nations unies sont tout ce qu'il y a de plus désunies, et il semble probable que les Nazis n'auront même pas besoin de lever le petit doigt pour que les peuples de la Terre s'autodétruisent

D. Thrillers inc.

19. DON 2 - The Chase continues

Inde-Allemagne 2011, de Farhan Akhtar, avec Shah Rukh Khan, Priyanka Chopra, Om Puri, Lara Dutta, Florian Lukas., 140'

Don 2 est une suite, est-il besoin de le préciser ? Peu importe si vous n'avez pas vu l'épisode précédent ! Le gentil méchant, c'est Don. Et il y a les autres. Dans la première scène, les représentants des cartels européens de la drogue décident de liquider Don, baron de la drogue asiatique dont les prix défient toute concurrence. Mais Don (Shah Rukh Khan, ras-ta, moustache et barbichette et costume blanc) ne se laisse pas intimider. Il liquide la douzaine de tueurs venus tout exprès en Thaïlande pour l'abattre. Après avoir échappé à la mort, il va en Malaisie et se livre à Interpol, aux officiers de police Roma (Priyanka Chopra) et Malik (Om Puri). Entre Roma et lui, il y a d'évidence une longue histoire de flirt. Don se retrouve dans la même prison que son ennemi juré, Vardhaan, et réussit à persuader celui-ci de s'évader. Ils se font la belle, après avoir servi des mets empoisonnés à toute la prison, et s'envolent pour Zurich, puis pour Berlin, où il préparent le casse du siècle dans la DZB, la Deutsche Zentralbank, autrement dit, la Monnaie. Les rebondissements sont multiples, les numéros musicaux malheureusement rares (deux en tout) et le jeu amoureux entre les deux stars du film : Shah Rukh Khan et Priyanka Chopra est dans le style d'un Sy ou d'un Clooney : Khan joue un charmeur cool et sûr de lui, que rien ne semble pouvoir démonter, et dont le charisme finit pratiquement toujours par opérer. Un blockbuster d'action qui n'a rien à envier aux productions américaines (si vous aimez les *James Bond*, ou les *Ocean's Eleven, Twelve, Thirteen*, n'hésitez pas !), et dont le rythme hale-tant et les inventions ne nous laissent pas une minute de répit. À voir sur grand écran.



Charlotte Rampling (rôle-titre de *I, Anna*) et son fils, Barnaby Southcombe, réalisateur

20. HAYWIRE

USA 2011, de Steven Soderbergh, avec Ewan McGregor, Gina Carano, Channing Tatum, Michael Fassbender, Antonio Banderas, Michael Douglas, 93' (Distribué en Suisse par Ascot-Elite)

Quand les choses "go haywire", elles sont détraquées ! Pour une personne, "to go haywire", c'est "devenir dingue". Trahie par ses commanditaires (des gens en principe tout à fait comme il faut: une agence de sécurité qui travaille pour le gouvernement), la belle agente spéciale Mallory doit maintenant défendre chèrement sa peau. L'actrice Gina Carano, championne des MMA (Arts martiaux mixtes), se donne à fond, et a l'occasion de mettre au tapis tous ceux qui la menacent, Aaron (Channing Tatum), Kenneth (Ewan McGregor), Paul (Michael Fassbender), pour ne citer que les plus connus. Une femme entourée d'une distribution prestigieuse. Une bonne histoire bien ficelée de "seule contre tous", un périlleux périple qui va de Barcelone aux Etats-Unis en passant par l'Irlande, durant lequel la jeune femme reprendra contact avec son père (Bill Paxton), désormais la seule personne en qui elle peut avoir confiance. Une superbe jeune femme qui se bat mieux que tous les hommes réunis, et ceci sans trucages. On aurait même souhaité la voir dérouiller Michael Douglas et Antonio Banderas, mais cela se passera hors champ, peut-être. L'aspect le plus plaisant du film, c'est évidemment le rapport de force entre cette femme et ses collègues masculins. Ils auront beau lui tomber dessus à bras raccourcis, c'est elle qui mène le bal. Elle viendra à bout de ses faux frères, et met sur pied un terrible plan de vengeance. Une bonne recette qui emprunte aux James Bond et aux films d'action des années 1970, des scènes de combat et de poursuite fort bien filmées, et sans effets spéciaux, un très bon moment de cinéma ! Du "fun" pur !

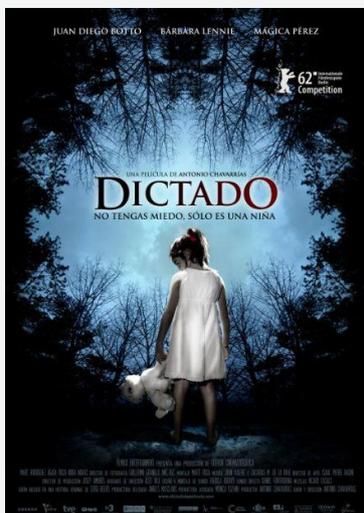
21. GNADE (Mercy)

Allemagne, Norvège 2012, de Matthias Glasner, avec Jürgen Vogel, Birgit Minichmayr, Henry Stange, Maria Bock, 132'

Dans la ville norvégienne d'Hammerfest,, la plus septentrionale d'Europe, un cré-

puscule permanent règne du 21 novembre au 21 janvier. C'est là que vient s'installer Niels, sa femme Maria et leur fils Markus.. Ils ont quitté l'Allemagne avec armes et bagages, Niels a trouvé du travail dans une importante entreprise d'extraction de gaz naturel liquide. Maria travaille beaucoup (trop) dans un hôpital, local, Niels a une liaison avec une collègue, Markus s'ennuie : la nuit polaire n'incite pas à la joie!. Un soir, au retour du travail, Maria heurte quelqu'un, ou un animal, mais n'ose sortir de son véhicule pour vérifier. C'est Niels qui vient sur les lieux du choc, mais ne découvre rien. Ils apprennent plus tard qu'une jeune fille s'est traînée dans la neige, et qu'elle a trouvé la mort dans une crevasse. Le couple se tait, justifiant son silence par sa responsabilité parentale. Complices dans un silence coupable, ils sentent leur amour renaître. Jusqu'à ce qu'ils trouvent la force de tout avouer aux parents de la victime qui leur demandent : "Qu'attendez-vous de nous ?" En fait, ils ne peuvent répondre. Et le film non plus.

Les points les plus remarquables du film sont son atmosphère claustrophobe, dans ce sans doute magnifique mais déprimant environnement condamné à la nuit perpétuelle, le scope nous livre des images époustouflantes de cette nuit boréale au coeur de laquelle les êtres sont tout petits. La caméra suit les protagonistes de très près, épiant leur détresse dans ce crépuscule prolongé. Jamais la lumière ne semble vouloir se faire. Le personnage principal, le déclencheur, la jeune victime, n'est jamais montré, mais elle est toujours présente. L'endroit où elle est morte devient un lieu de pèlerinage, de rencontre, de prière silencieuse. Il n'est pas aisé de trouver les protagonistes sympathiques, ni de souscrire à leur acceptation finale par la communauté. Il y a aussi le film dans le film, les images captées (souvent volées) par le jeune Markus sur son iPhone, dont on croit un moment qu'elles vont aider au grand aveu, mais non. Le film m'a un peu perdue en route, et je ne voudrais le recommander que pour sa localisation extraordinaire, et sans doute spectaculaire pour qui n'associe pas nuit polaire à déprime !



Nina Hoss (*Barbara*)

22. I ANNA

UK, Germany 2012, de Barnaby Southcombe,, avec Charlotte Rampling, Gabriel Byrne, Eddie Marsan, Jhodi May, 93'

C'est la deuxième adaptation à l'écran du roman éponyme de la psychanalyste new-yorkaise Elsa Lewin (1985) et cela se joue cette fois à Londres. Idylle entre une femme mûre, élégante, et un policier solitaire, récemment divorcé. C'est le fils de Charlotte Rampling, Barnaby Southcombe, qui signe là sa première réalisation.

Anna est divorcée, elle vit seule : les visites de sa fille et de sa petite-fille sont ses grandes joies. Encouragée par sa fille, Anna s'inscrit à une soirée de Speed-Dating, fait la connaissance d'un fringant et riche sexagénaire qu'elle suit dans son appartement du Barbican. Lorsque l'homme est retrouvé brutalement assassiné (avec une statuette), l'inspecteur-chef Bernie Reid enquête. Ses soupçons, mais aussi son attirance, se portant rapidement sur Anna, dans laquelle il croit reconnaître une âme sœur et peut-être une seconde chance. Mais à mesure que l'enquête avance, le policier découvre des indices de plus en plus étranges, et inquiétants. À la fois enquête policière et thriller psychologique, *I,Anna* fascine et touche le spectateur. Aucun doute n'est laissé quant à l'identité de la meurtrière, c'est la découverte de sa personnalité tout entière, par flash-back successifs. Si l'on n'est pas acquis à la conviction que Charlotte Rampling est une femme mystérieuse et séduisante, alors le film ne joue pas ! La comédienne déambule, figée, devant la caméra. Le policier malheureux et un peu dépressif joué par Gabriel Byrne donne des envies de le secouer. Tout comme sa partenaire, il passe la plupart du temps à regarder droit devant lui, mélancolique, inexpressif. Une chose me semble adéquate, celle de situer l'appartement de la victime, collectionneur d'art, tué en pleins

ébats érotiques (ou juste après) avec une femme rencontrée le soir même, dans le contexte froid et sans âme du Barbican. Un hommage au film noir pas trop mal réussi, en tout cas en ce qui concerne la description de l'intérêt presque obsessionnel éprouvé par l'inspecteur pour la femme fatale dans laquelle il devine une meurtrière. Il filme un Londres surtout nocturne, gris et froid, éclairé artificiellement, dans lequel seules les tenues d'Anna donnent un éclat de couleur.

23. DICTADO

Espagne 2011, de Antonio Chavarrias, avec Juan Diego Botto, Barbara Lennie, Mágica Pérez, 95'

Ce thriller psychologique nous balade entre le passé et le présent, entre des événements traumatisants qui ont eu lieu vingt ans auparavant, et de leurs séquelles sur les adultes et enfants de maintenant. La visite impromptue de Mario, un presque demi-frère perdu de vue, dans l'école où enseignent Daniel et sa compagne Laura, réveille chez Daniel le souvenir (totalement occulté) d'un événement traumatisant de leur enfance. Mario semble aux abois, il adjure Daniel de venir voir sa petite fille Julia dont il a visiblement peur. Peu après cette visite, Mario s'ouvre les veines. Daniel, quelque peu forcé par Laura, accepte de recueillir provisoirement l'orpheline, qui s'attache à la jeune femme, mais se montre très hostile à Daniel. Il voit de plus en plus en elle Clara, une petite fille morte tragiquement lorsqu'il était enfant. Julia parle comme la petite morte, a le même ruban rouge dans les cheveux, dessine comme elle... Clara est-elle revenue hanter Daniel ? *Dictado*, participe passé du verbe "dictar", fait allusion à une comptine qui est le leitmotiv du film, comptine que la maman de Clara et la grand-mère de Julia leur ont transmise. Les interprètes sont impeccables, la petite fille formidablement inquiétante, mais ce film sur le remords et le châti-



Georgy (Viktor Nemets) rencontre une adolescente qui se prostitue (**Schastye Moe**)



Affiche polonaise du film **Schastye Moe**



Georgy (Viktor Nemets), devenu "Le Muet", dans **Schastye Moe**

ment reste, dans les grandes lignes, très prévisible. N'est pas Polanski qui veut.

E. Anomie

24. BARBARA

Allemagne 2012, de Christian Petzold, avec Nina Hoss, Ronald Zehrfeld, Rainer Bock, Christiana Hecke, 105' (Distribué en suisse par Look Now), *Ours d'argent pour la mise en scène, Prix des lecteurs du Berliner Morgenpost*

1980. Barbara (Nina Hoss), c'est une femme médecin en RDA qu'une vie attend de l'autre côté : tout a été minutieusement préparé par son amant, riche homme d'affaires à l'Ouest. Mais la demande de visa de sortie est refusée à Barbara. Pis, elle est mutée en guise de punition dans un hôpital de province, sur la côte baltique. Tout en rongant son frein et préparant secrètement sa fuite, elle subit les fouilles et contrôles réguliers de la Stasi. A l'hôpital, elle travaille dans le service du médecin-chef André (Ronald Zehrfeld), qui s'efforce de gagner sa confiance. Lui aussi est en purgatoire, mais il ne semble ni révolté, ni résigné : il lui explique qu'il a été muté suite à une faute professionnelle dans un service de prématurés. Une erreur de lecture entre degrés centigrades et fahrenheit sur des couveuses qui venaient de Nouvelle-Zélande. André exerce un regard attentif et humain sur ses patients, il est lucide, sans préjugés. Lorsque Stella, une adolescente qui s'est échappée d'une maison de redressement, vient se réfugier à l'hôpital, André aide Barbara à la cacher. Stella est enceinte, la loi l'oblige à avorter. Elle place tous ses espoirs en Barbara, qui, tout en préparant sa fuite, se sent de plus en plus responsable de la jeune fille. Peut-elle l'abandonner dans cet état où la peur, la méfiance, la haute surveillance semblent orchestrées par le système pour mieux broyer l'individu ? Si l'anomie est l'état d'une société

caractérisée par une désintégration des normes qui réglent la conduite des hommes et assurent l'ordre social, le régime de la RDA était une anomie. Petzold a su parfaitement recréer le climat de cet Etat-prison, dont les citoyens ne pouvaient décider de leur avenir. Un état qui assurait à chaque citoyen les produits de base, rien de plus. L'Ouest, forcément, semblait un pays de Canaan luxueux. Il suffit de penser à cette très forte scène dans une chambre d'Inter-hotel (voir lien Wikipedia page 19), où Barbara et une autre jeune femme feuilletent un catalogue d'une grande surface de l'Ouest (Kauffhof ?), dans lequel chaque objet photographié semble une merveille hors de portée. Dans la République démocratique allemande, chaque citoyen avait droit à la gratuité des soins médicaux, à des loyers bas, mais l'Etat en contrepartie avait tous les droits sur l'individu. Petzold a-t-il voulu répondre à la vague d'Ostalgie (nostalgie de l'ancien régime RDA) que certains Osis, frappés par le chômage et la crise, éprouvent aujourd'hui ? Nostalgie d'un système où il y avait du travail, des logements, une santé gratuite pour tous (on pouvait dire que chacun, s'il ne franchissait pas les bornes, pouvait vivre une vie modeste et sûre). La majorité des jeunes de l'Est aurait, semble-t-il, une image positive de la RDA et ne la considère pas comme une dictature. C'est sans doute pour cela qu'une majorité des journalistes allemands à Berlin souhaitait que **Barbara** emporte la compétition et remette, ainsi, l'église au milieu du village ! L'an passé, dans l'hommage à Armin Müller-Stahl, nous avons pu voir **Die Flucht** (RDA 1977, de Roland Graef), qui traitait lui aussi du dilemme d'un médecin entre une vie privée et professionnelle libre à l'ouest, et sa responsabilité de médecin en RDA. Un film facilement abordable dans les leçons d'histoire données en allemand, par exemple !



Cesare deve morire, représentations pour le public



Cesare deve morire, répétition



Les Frères Taviani et leur Ours d'or 2012

25. SCHASTYE MOE (My Joy)

Allemagne, Ukraine, Pays-Bas 2010, de Sergei Loznitsa, avec Olga Shuvalova, Viktor Nemets, 127'

Déjà présenté à Cannes en compétition en 2010, **Schastye Moe** décrit une tout autre forme d'anomie celle régnant dans l'ex-URSS : la désintégration des normes y est absolue, c'est le règne du chaos social total. Le film démarre avec un camionneur solitaire, Georgy, le suit sur un bout de route cahoteuse. Il rencontre un vétéran malheureux, une adolescente qui se prostitue, une étrange bohémienne, des policiers corrompus. Il erre, cherchant à retrouver son chemin. puis se perd (et nous avec lui) dans une agglomération pourrie où n'apparaissent que des brutes fourbes, cupides, corrompues. Georgy découvre que brutalité, corruption, instinct primaire de survie ont remplacé toute forme d'humanité. Le spectateur, fragilisé par des sous-titres sans doute approximatifs, ne sait plus où reprendre son fil rouge. Où a passé son camionneur ? Est-ce lui, le témoin muet ballotté d'horreur en horreur ? Entre flash-back et séquences évoquant le film choral, **Schastye Moe** entremêle des destins le plus souvent sordides, dans une structure alambiquée. On en ressort convaincu de l'état de corruption et de déclin de l'ex-URSS. À voir en DVD, afin de l'étudier par séquences.

F. Art libérateur

26. CESARE DEVE MORIRE (Caesar must die)

Italie 2011, de Paolo et Vittorio Taviani, avec Antonio Frasca, Maurillo Giaffreda, Cosimo Rega, Salvatore Striano, Giovanni Arcuri, Antonio Frasca, 76' **Ours d'Or du meilleur film, Prix du Jury Oecuménique**

Les Taviani ont filmé le casting et les répétitions de Cesare Deve Morire (Shakespeare : Julius Caesar) dans la prison de haute sécurité de Rebibbia, à Rome.

Les interprètes sont tous des prisonniers, le film est donc à la fois un documentaire et une construction fictionnelle. La réalité des interprètes répétant leur rôle et celle des personnages préparant l'exécution du chef de l'Etat devenu despote sont intimement liées, le cinéma, le théâtre et la vie ne font plus qu'un. L'impression la plus forte du film est sans doute résumée par cette déclaration d'un des interprètes : "*Depuis que je fais du théâtre, ma cellule est devenue une vraie prison*". Deux étapes dans le film, qui se distinguent par le noir-blanc et la couleur. Le film s'ouvre sur la représentation de la pièce, devant un public muni de son badge de visiteur, le rouge domine. Puis les acteurs regagnent leur cellule, et nous assistons, en flash-back, à la genèse du projet, en noir-blanc, du casting aux répétitions. Au long travail de préparation dans l'intérieur de la prison : cours intérieures, cellules, galeries, couloirs, portes et fenêtres, etc. La sélection nous permet d'entrevoir l'identité de l'interprète, les motifs de sa condamnation, la durée de sa condamnation. Chaque interprète a gardé son accent, et étonnamment, entendre du Shakespeare "vulgarisé", parlé italien, entendre des phrases que l'on a entendues dans des films mafieux (trahison, honneur, meurtre ne sont-ils pas des thèmes associés au concept de la mafia ?) comme "Brutus e un uomo d'onore" devient parfaitement authentique! Subrepticement, les détenus-acteurs se sont emparés de leurs personnages. Les échanges, les attitudes, les gestes, même les silences sont vrais. La prison est devenue théâtre, le théâtre forum, le drame se déroule sous nos yeux. Et si l'on veut bien, les héros de Shakespeare ont plus de points communs avec les durs et les criminels qu'avec les saints, non ? Hamlet, Macbeth, Brutus, tous des tueurs, invoquant des motifs de grandeur et de sauvegarde de l'Etat ! L'espace de quelques mois, l'art a libéré les participants

à cette expérience, leur a permis de peut-être de reconsidérer leur propre vie. Jouer devient une possibilité de fuite et d'extériorisation. Le choix de cette pièce n'est pas non plus innocent : une justification de l'assassinat de César (les cadavres de César, puis de Brutus, sont exposés dans le film de manière identique). L'art contribue donc à une réflexion sur son parcours, sur les mécanismes du pouvoir et des réactions aux abus de pouvoir, et permet d'entrevoir ses propres actions dans une autre lumière. La puissance du film tient au fait que les détenus sont des acteurs nés. Ceci est surtout vrai pour Salvatore Striano

(Brutus), présent à Berlin, qui a été déjà grâcié en 2006 et est revenu à Rebibbia pour jouer Brutus. À voir absolument.

Le Festival de Berlin a distribué des récompenses à des films à forte connotation socio-politique et son panachage est plutôt réjouissant, même si nous aurions encore augmenté le nombre de distinctions! Que cela vous incite, lecteurs, à découvrir les films montrés à la Berlinale, et qui sait, à vous rendre à Berlin en 2013. Le festival est ouvert à tous, il suffit d'avoir la patience de faire la queue pour acheter ses billets!

Pour en savoir plus :

Le site de la Berlinale :

<http://www.berlinale.de/en/HomePage.html>

Tout ce que l'on doit savoir sur le minéral "Coltan", le minéral de sang :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Coltan>

Fiche pédagogique e-media "Du sang dans nos portables", par Myriam Bouverat et Christine Progin :

<http://www.e-media.ch/documents/showFile.asp?ID=2624>

Fiche pédagogique e-media "*Blood Diamond*" d'Edward Zwick (USA 2006), par Etienne Steiner :

<http://www.e-media.ch/documents/showFile.asp?ID=3514>

Un article de Wikipedia sur l'AK-47, la Kalachnikov, de fabrication russe :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/AK-47>

Un article de Wikipedia sur Johann Friedrich Struensee, médecin personnel de Christian VII du Danemark :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Johann_Friedrich_Struensee

Un article Wikipedia sur les INTERHOTELS dans l'Ex- RDA :

<http://de.wikipedia.org/wiki/Interhotel>

Bibliographie sélective

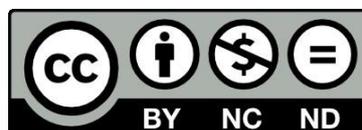
Pour mieux aborder le film *La Mer à l'Aube* de Volker Schlöndorff, lire *Das Vermächtnis* (1948) de Heinrich Böll :

BÖLL, Heinrich : *Das Vermächtnis*, Erzählung, Deutscher Taschenbuch Verlag 2002

Toujours pour *La Mer à l'Aube*, lire les Journaux de guerre d'Ernst Jünger, *Strahlungen* :

JÜNGER, Ernst : *Strahlungen (6 Tagebücher von Ernst Jünger, 1939-1948)*, Deutscher Taschenbuch Verlag 1968

À ce jour, l'unique thriller psychologique écrit par Elsa Lewin : **LEWIN**, Elsa : *I, Anna* (titres français : **Moi, Anna**, mais aussi **Le parapluie jaune**, 1991) paru en 1985



Suzanne Déglon Scholer chargée de communication PromFilm EcoleS, février 2012